

George Friedrich HAENDEL : *Il Trionfo del Tempo e del Disinganno*. Oratorio en deux parties : livret de Benedetto Pamphili. Sylvia Schwartz, Inga Kalna, Charles Workman, Delphine Galou. Les Musiciens du Louvre-Grenoble, dir. Marc Minkowski. Mise en scène : Jürgen Flimm.



©H. & Cl. Baus

Peu après son arrivée à Rome, en 1707, le jeune Haendel, tout auréolé de la gloire d'interprète avisé au clavecin et à l'orgue, se voit commander un oratorio par le cardinal Benedetto Pamphili. Un édit papal avait, en effet, interdit toute représentation d'opéra. Qu'à cela ne tienne : on fera dans l' « oratorio vulgaire », une forme à peine déguisée de théâtre lyrique. *Il Trionfo del Tempo e del Disinganno* (Le triomphe du Temps et de la Désillusion), permet au prélat poète et au musicien audacieux de traiter l'allégorie de la vanité de la beauté. Quatre personnages, Beauté, Plaisir, Temps et Désillusion vont s'affronter en un combat d'abord précieux, vite sans merci : la promesse d'une beauté éternelle à qui s'adonne au plaisir, peut-elle résister à l'inéluctable évidence de la flétrissure du temps. Bellezza, la figure centrale, est tiraillée entre la facilité du plaisir et l'évanescence de sa propre condition, entre l'infinitude du temps et la limitation de la vie terrestre. L'entreprise du Temps et de La Désillusion consiste à semer le doute chez elle. Désorientée, elle va accepter de se confronter à la vérité. Ceci va la perdre, car les deux rivaux marquent rapidement des points quant au peu d'espoir que cèle son existence : le passé gaspillé, un présent qui lui échappe malgré tout, un avenir incertain. Elle envisagera un temps un compromis : avoir deux cœurs, l'un pour le plaisir, l'autre pour le repentir. Las, il est déjà trop tard. Elle est piégée et les ultimes tentatives de Piacere n'y feront rien. Elle changera de vie et se soumettra au temps. Elle réclame, dès lors, la robe de bure de ceux qui se consacrent à Dieu. Sur ce schéma, finalement plus dramatique qu'il n'y paraît, Jürgen Flimm et son décorateur Erich Wonder, ont composé, au Staatsoper, une parabole scénique imagée. Ces échanges se dérouleront dans un café modern style, réplique de La Coupole des années 1920, à Montparnasse, fréquenté par une jeunesse fortunée et oisive. Au premier plan, à gauche, sont attablés, devisant aimablement, Bellezza et Piacere. À la table voisine, juste derrière, Tempo et Disinganno saisissent des bribes de conversation, et vont vite se mêler à eux. À droite, un immense comptoir qui court jusqu'en fond de scène, flanqué de serveurs compassés, où vient s'accouder le public d'un soir. Divers

personnages entrent et sortent : jeunes dandys, habitués, figures étranges, un soudard et sa compagne esseulée, un vieil homme serrant jalousement une poupée, des bonnes sœurs à cornettes qui ne pénètrent qu'à reculons. Des événements inopinés, mais sollicités du texte, rompent la monotonie des échanges entre les quatre protagonistes : le soudard tombe raide mort, le vieil homme se voit déposséder de son baigneur, minutieusement dépecé par Tempo, etc. Tempo et Disinganno, ne lâchant pas leur proie, iront jusqu'à tarabuster Bellezza qui tente de leur résister. Le plus désillusionné sera au final Piacere, qui voit sa consœur lui échapper. Il abandonne le combat dans un air bouleversant, tandis que les deux autres restent impassibles, comme statufiés dans leurs certitudes.



©H. & Cl. Baus

Une telle régie ne peut que stimuler l'imagination des interprètes. Comme ce fut le cas à l'Opernhaus de Zurich, où la production fut montée en 2003, Marc Minkowski, familier de la partition, est le héros de la fête, qui estime à peine concevable la pleine maîtrise dont fait preuve Haendel dans cette œuvre de jeunesse. Ses musiciens du Louvre-Grenoble font un triomphe, d'autant plus remarquable dans une ville où Akademie für Alte Musik Berlin règne en maître. C'est que les petits Français se surpassent en cohésion, en couleurs, et que leurs solistes n'ont rien à envier à leurs éminents collègues allemands. Thibault Noally enlumine les solos de premier violon, et Emmanuel Laporte ceux du hautbois. L'accompagnement des arias est minutieux et inspiré, le flux orchestral d'une beauté à couper le souffle. Combien revigorante est l'extrême différenciation de la dynamique ! Ainsi, des divers versets de l'aria, célèbre entre tous, « Lascia la spina », qu'on se prend à redécouvrir dans son jus d'origine ! Minkowski demande à ses chanteurs un débit très retenu, en particulier pour ce qui est des vocalises. Le souci est de ne pas leur faire donner toute la voix pour garder une réserve d'expression musicale. L'effet est saisissant et la ligne gagne en expressivité. Le soprano éthéré, en même temps puissant, de Sylvia Schwartz confère à Bellezza une aura manifeste. Ses diverses arias frappent par leur science de la nuance, que le parti adopté par le chef décuple. Ainsi l'air qui débute la seconde partie, avec hautbois obligé, est un sommet de pureté. Delphine Galou, Disinganno, offre un timbre de mezzo clair et ductile. Inga Kalna, un nom nouveau, campe un Piacere plus assagi que conquérant, vision nul doute imposée par le metteur en scène. Le timbre de mezzo soprano est là encore ductile, et à l'heure de « Lascia la spina », dans le tempo très mesuré adopté par Minkowski, l'expression est déchirante. Charles Workman, Tempo, est moins à l'aise et rencontre même quelques problèmes d'intonation en première partie.